

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

« La femme de Jean » de Yannick Bellon

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1975, tome 71, p. 89-91

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

# *La femme de Jean*

*de Yannick Bellon*

Il est difficile de bien parler de ce que l'on aime. Le film de Yannick Bellon, *La Femme de Jean*, fait partie des joies que l'on découvre un peu par hasard, et dont le thème rejoint au profond de l'être certaines préoccupations. Il est intéressant de voir comment une femme met en scène, dans une atmosphère qui peut paraître superficielle, le vécu profond, le cheminement d'une autre femme.

Tout au long de ce film, il s'est passé en moi deux choses : une attention réelle à un film beau en soi, mais dont les personnages semblent vides, fermés sur eux-mêmes, et une réflexion profonde sur la situation de la femme en général et son destin. Avec le recul, je me demande si ce n'était pas justement cela que souhaitait la réalisatrice : une prise de conscience, au-delà des personnages et des situations.

Le thème du film est en soi assez banal : une femme, jeune encore, de condition aisée, mère d'un adolescent, est subitement abandonnée par son mari. Du passé de ce couple, nous n'apprenons rien, sinon que l'homme, quoique n'ayant rien à reprocher à sa femme, la trompe et la quitte en demandant le divorce.

Les premières images nous montrent les amants visitant des grottes — visions d'une saisissante beauté, toutes chargées de symboles : une sorte de descente aux enfers, l'entrée dans un monde clandestin. Le désespoir de l'épouse est poignant : elle se voit contrainte d'accepter en un instant l'irréversible rupture de sa vie, bien qu'une sorte d'instinct de conservation la lie très fortement à l'espoir d'un retour. Les prises de vues et de son nous montrent sa fuite devant la réalité : le bruit et la foule du métro parisien ne rendent que plus intenses sa solitude et l'incommunicabilité de sa peine. Petit à petit, au fil des rencontres, ses amies lui trouvent un travail qui la met en contact avec la misère des grandes villes. Ainsi que le ferait un reportage, nous suivons cette femme dans son travail, le vacarme, sa fatigue. Paris, même, se dépouille et se couvre de neige. Quel amoureux de Paris ne lira pas au travers

de ces merveilleuses images les états d'âme successifs que traverse cette femme. J'y ai personnellement trouvé une concordance extraordinaire.

Puis son fils, apprenant la nouvelle au retour d'un voyage, jette une note de fraîcheur, voire de désinvolture, dans le tragique de cette situation. Ce personnage farfêlu, hippie de 16-17 ans, au langage cru mais franc, est une sorte de caricature de la jeunesse actuelle. Il faut être mère soi-même d'un adolescent pour découvrir en filigrane toute la richesse, l'humour de la jeunesse et sa liberté vis-à-vis d'un passé dont l'adulte est parfois encombré.

Au travers d'épisodes d'une cocasserie digne d'un Jacques Tati, ce jeune sera le levier d'une profonde prise de conscience. C'est le début d'une complicité où le fils « prend sa mère en main ». Celui qui a reçu d'elle la vie, celui pour qui elle a renoncé à une carrière, tout à coup le voilà qui s'ingénie à lui redonner le goût de vivre, à sa manière, bien sûr ! \*

Autre rencontre capitale, mais éphémère : celle d'un jeune ingénieur anglais. Pour la première fois de sa vie, elle se sentira « être » vraiment pour quelqu'un d'autre, exister à part entière. Il l'aidera par le lien d'une profonde amitié à redevenir elle-même. C'est la découverte profonde de cette femme qui a tout donné et ne s'est pas seulement effacée, mais **dépersonnalisée derrière une fonction riche et vitale**, pourtant, d'épouse et de mère. Son propre oubli de soi a peut-être provoqué celui que lui font souffrir les autres. C'est un peu comme si, dans la dynamique de vie qu'elle a donnée, elle en était restée au point de départ. La voilà prête à assumer sa vie, à accepter le départ de cet ami, consciente et reconnaissante de ce qu'il lui a apporté et assez forte pour refuser le happy-end où l'on voit le mari, pitoyable égoïste, essayer de renouer avec le passé. Nadine — pour la première fois on apprend son prénom : elle n'est plus la femme-de-Jean — préfère la solitude, sereine... Et Paris à nouveau se laisse envahir par le soleil et le printemps...

Le problème religieux n'est pas abordé dans le scénario, mais je me demande si cette absence de consistance, ce « vide » des personnages n'est pas la conséquence du manque d'un enracinement profond qui dépasse l'homme et son destin immédiat, qui le rendrait plus solidaire et attentif à l'autre, à ce qu'il est réellement, à sa constante évolution,

\* Ayant conseillé à des jeunes de voir ce film, je fus frappée d'apprendre qu'ils l'avaient aimé et qu'ils avaient réalisé l'importance que peut prendre leur attitude personnelle : un mot, un regard, une attention qui peuvent faire tant de bien et parfois détendre une situation (sans pour autant, bien sûr, leur faire porter le poids d'un drame d'adultes qui ne s'entendent pas et dont ils sont hélas ! trop souvent les douloureux témoins et qu'ils cherchent à fuir).

et non seulement soumis à ce que l'autre peut lui apporter, ou lui refuser.

Quelques lignes lues récemment traduiront mieux ma pensée : « L'égoïsme — qui est une sorte d'arriération affective — ne contribue pas à créer chez l'individu l'aptitude au bonheur. Puisqu'aussi bien toute possession est précaire, toute sécurité illusoire, puisqu'après s'être débattu dans l'incertain et l'éphémère, il faudra bien qu'on finisse par desserrer les mains sur toutes choses ; seuls ceux-là sont enviables qui, ayant réussi à s'exonérer de leur moi, savent accepter sans révolte les alarmes et les dépossessions qu'inflige l'existence. »

J'y vois aussi sous-jacent le problème de la femme qui donne la vie sous de multiples formes, du havre qu'elle représente lorsque chacun revient le soir après son travail, fatigué de contacts multiples mais enrichissants, alors que la vie de la mère de famille se passe en vase clos, en activités humbles qui comportent joies et peines, mais qui risquent, si elle n'y prend pas garde, ou si elle se laisse gagner par la routine, de l'enfermer dans un monde où divers dangers la guettent : le vide que cause le départ des enfants, la désunion ou la mort du conjoint, un manque de motivation ou simplement une vie familiale trop repliée sur elle-même. Le lien familial, aussi profond soit-il, est fait de la liberté de chacun et de son attention à l'autre : chacun doit pouvoir s'y épanouir. Trop souvent on considère la mère de famille dans sa **fonction** et non comme une **personnalité** qui évolue, elle aussi, au gré des circonstances : elle fait souvent l'expérience intime de la vie, de la mort et de la résurrection dans des domaines divers. Il faudrait que la famille comprenne et accepte que la mère de famille, dont la vie quotidienne est faite d'une certaine solitude, puisse trouver un épanouissement, même à l'extérieur du cadre familial (travail rétribué, bénévolat, cours divers, etc.). Elle a souvent une soif fondamentale d'un **dialogue vrai** qu'elle ne peut trouver ni chez sa voisine, ni chez la vendeuse d'un magasin ; mais cette force tranquille qu'on attend d'elle où la retrouvera-t-elle, si elle ne sait où recharger ses « batteries » ?

Si l'expérience pouvait être transmise ... et acceptée..., je dirais qu'au départ de toute adolescence, il faudrait apprendre à se connaître mieux soi-même, s'accepter (cela est long et peu facile), mais avec cette folle espérance que la Grâce divine est là pour nous parfaire et nous rendre plus communautaires et solidaires. Mon souhait en cette Année de la femme serait que chacune d'entre nous croie profondément en cette participation permanente à la Création : fermement ancrée en Dieu, la femme pourrait alors s'ouvrir à cette dynamique de croissance, dans un don toujours renouvelé, qui contient à la fois la Vie, la Mort et la Résurrection au cœur de chacun de ses actes, si petits soient-ils.

Une maman